

bien vivre

Domaine d'étude de master « Soutenabilité et hospitalité : bien vivre »
Séminaire « (In-)hospitalité des lieux ? »
Mémoires 2021-2022

Mémoires 2021-2022

Séminaire « (In-)hospitalité des lieux ? »,
département de master « Soutenabilité et hospitalité : bien vivre »,
École nationale supérieure d'architecture de Marseille,
184, avenue de Luminy, case 924,
FR-13288 Marseille Luminy, CEDEX 9

Équipe encadrante :
Nadja Monnet, Matthieu Duperrex et Julia Rostagni.

© textes et photos : auteur-e-s, sauf mentions.
© photo de couverture : Nils Freyermuth

Voir les autres travaux du séminaire :
<https://www.marseille.archi.fr/enseignements/productions-pedagogiques-de-lensam/de4/in-hospitalite-des-lieux/>

L'ENVOL D'UNE RUINE

MISE EN MOUVEMENT DE LA PISCINE OLYMPIQUE DE LUMINY

JULIA SAMUELIAN

SOUS LA DIRECTION DE MATTHIEU DUPERREX ET DE NADJA MONNET

SÉMINAIRE / DE4 SOUTENABILITÉ ET HOSPITALITÉ :

BIEN VIVRE / (IN) HOSPITALITÉ DES LIEUX ?



SOMMAIRE

Introduction	4
1. Usure de la matière	6
1.1. L'usure comme phénomène temporel	
1.2. L'usure comme expérience sensible	
2. Biographie d'un lieu	12
2.1. Le lieu : entre image figée et réalité mouvementée	
2.2. Le pistolet biographique : outil de mise en mouvement	
3. Autobiographie : La ruine s'exprime	16
3.1. <i>Décollage</i> : Naissance d'un édifice	
3.2. <i>Vol</i> : Piscine municipale	
3.3. <i>Atterrissage</i> : D'une piscine à une ruine	
4. La morale de l'histoire	31
Conclusion	34
Bibliographie	36
Remerciements	39

RÉSUMÉ / Face au temps qui passe, dans nos vies comme sur la matière, l'architecture vieillit. Ce processus temporel inévitable façonne la matière architecturale qui s'use. Les édifices sont ainsi tous changeants et leur aspect comme leurs fonctions et leurs usages se transforment. C'est ce qui écrit l'histoire de chaque entité architecturale et leurs ruines en sont le témoignage. La ruine actuelle de l'ancienne piscine olympique de Luminy nous conte ici sa propre histoire. Cette autobiographie met alors en mouvement cette ruine qui chamboule cette tendance à figer l'architecture. La biographie est ainsi proposée ici comme nouvel outil à saisir pour l'architecte afin de compléter les moyens d'expressions habituels dans le cadre de la conception architecturale.

MOTS-CLÉS

Usure
Matière
Temps
Ruine
Architecture
Biographie
du lieu
Marseille

INTRODUCTION

Si l'architecture est devenue une passion et mon milieu d'étude, je ne cesse d'y retrouver des analogies textiles. Fille de styliste, j'ai baigné dans la mode depuis petite et j'explique ainsi mon incapacité à percevoir l'enveloppe architecturale autrement qu'un tissu.

Identiquement, ils s'adaptent à un usage, et sont dotés tous deux d'un caractère malléable, docile, façonnable, flexible. Architecture et textile sont des enveloppes à travers lesquelles ils « respirent ». De leur premier souffle d'existence jusqu'au dernier, ils changent, se transforment au fil du temps, des événements, de leurs histoires respectives et en conservent les traces.

A la manière d'une étoffe qui se revêt de taches et de trous au fil du temps et en fonction des usagers qui la portent et de ce qu'ils en font, l'architecture assume fissures et usure de sa matière au long de ses années de pérennité sur notre Terre.

Ce caractère changeant de l'architecture m'a toujours interpellé au cours de mes études et j'ai alors fait du terme « usure » le sujet de mon mémoire de licence afin de saisir plus précisément la nature et les enjeux que cette maturation de la matière convoque.

Ce travail de recherche, de lecture puis d'écriture s'est donc porté sur le vieillissement de l'architecture : de sa conception à son stade de ruine. Ainsi, cette notion de « ruine » a fait l'objet du dénouement de ce mémoire.

Le séminaire, « (In)hospitalité des lieux ? », est aujourd'hui l'occasion d'abolir la frustration qu'est la mienne depuis l'arrêt de ces recherches non abouties.

Elles peuvent maintenant se poursuivre afin de développer cette question de la ruine architecturale qui, dans un monde alarmé par l'expansion urbaine, le surpeuplement et la mutation des usages et des besoins de l'Homme, apparaît comme primordiale. Le patrimoine architectural, sa restauration, conservation, et parfois même reconversion, paraissent être des solutions intéressantes aux problématiques qui animent notre monde et notre société actuelle.

La célèbre entreprise Vinted, de vente de vêtements de seconde main, a trouvé comme slogan publicitaire, « si tu ne le portes pas, vends-le » et s'engage, elle et ses utilisateurs dans la prolongation de la vie des tissus qui arborent le fond de notre garde-robe. Alors pourquoi une architecture ne pourrait-elle pas avoir elle aussi une seconde chance, même lorsqu'elle est réduite à être qualifiée de « ruine » ?

1. Usure de la matière

Les métaphores et analogies textiles ont accompagné l'évolution de l'architecture entre le 19ème et le 20ème siècle. Bien au-delà de l'utilisation littérale de matériaux souples, toiles tendues et membranes, se dessine un vaste champ d'expérimentations qui contaminent la conception des édifices. Ossatures, façades et enveloppes déclinent des indices de cette analogie témoignant des potentialités nouvelles depuis la seconde moitié du 19ème siècle. Depuis cette période, les architectes pensent l'enveloppe architecturale à la façon de Vitruve : pour qu'elle soit belle (« venustas », la beauté), qu'elle propose un usage particulier (« commoditas », l'utilité) et qu'elle soit solide et durable (« firmitas », la solidité) (Farel, 2008 : 113).

Cependant, la durabilité d'une chose, comme de quelqu'un, ne peut être infinie. Un Homme peut avoir une vie longue et prospère, mais l'apparition de marques de vieillesse ainsi que la mort sont inévitables. De la même manière, on retrouve cette analogie avec le vêtement. Il a une durée de vie comptée et à force de déformations dues aux mouvements, trous et usages répétés, il est mis au fond du placard, jeté ou recyclé. L'architecture peut analogiquement durer dans le temps mais elle devra aussi s'y confronter.

1.1. L'usure comme phénomène temporel

Si le 19ème et le début du 20ème siècles ont été ceux de la relation entre sciences et ordres ou ornements, ils ont permis l'expression du rapport entre la structure et la vêtue.

L'enveloppe architecturale, en tant que parure externe, est une masse complexe. Elle est constituée d'un matériau qui est l'un des outils du langage architectural. Les architectes font ressentir et appréhender la ville suivant les différents matériaux qu'ils ont décidé d'utiliser. Ces matériaux sont la concrétisation de l'organisation spatiale pensée par l'Homme. Sans eux, la ville ne peut être bâtie. Sans eux, chaque ville perdrait son identité propre.

L'architecte conçoit son projet à neuf, avec des matériaux fraîchement fabriqués et déballés. Le projet terminé, il est photographié et publié, de manière à mettre en valeur une quasi-perfection de la matière. La colorimétrie choisie est travaillée minutieusement, les images sont retouchées. Rien n'est laissé au hasard pour que l'aspect extérieur de l'architecture apparaisse irréprochable. L'apparence de l'enveloppe est la vitrine de l'architecture, et est présenté ainsi à la perfection.

Les usages proposés d'un édifice se retrouvant en son coeur, l'intérieur du projet prend aussi toute son importance. Au même titre que l'enveloppe, les espaces internes sont travaillés avec minutie. Les matériaux choisis et leur mise en œuvre sont également réglés à la perfection.

Cependant, à partir du moment où l'architecture est édifiée, sa matière s'inscrit automatiquement dans le temps et dans l'espace. Un temps qui s'écoule et un espace qui se transforme.

« L'architecture, c'est ce qui fait de belles ruines » (Perret, cité par Sabbah, 2017). Auguste Perret inscrit clairement les édifices dans la durée. Il prône d'ailleurs dans son travail la conception et construction rationnelle, dépourvue d'ornement, afin de se concentrer sur l'essentiel, ce qui dure : la structure.

Les modifications et transformations de la matière architecturale sont donc fonction de cet espace-temps, dans lequel elle s'inscrit. Comme l'affirme Michel Guérin, « les objets s'usent à partir du moment

où ils existent à l'intérieur d'une durée comptée » (Guérin, 2014). Inévitablement, la matière se confronte donc à l'usure. A l'inverse d'un objet que l'on laisserait sous-vide pour le conserver, privé de tout échange avec l'extérieur, la matière architecturale, elle, est faite pour vivre. Elle entretient en permanence des interactions avec la ville dans laquelle elle s'inscrit. Ainsi, laisser vivre la matière, c'est rendre son altération inéluctable.

Jean-Paul Sartre confirme cette inscription de la matière dans ce phénomène temporel, avant même d'être une manifestation formelle et spatiale en déclarant que « la mort est inscrite dans les hommes, la ruine est inscrite dans les choses » (Sartre, 1945 :NM). Il va encore plus loin en mettant en parallèle la « ruine » de la matière avec la mort des Hommes, ce qui insinue assez explicitement que ce qualificatif est synonyme de fin de vie.

La matérialité est ainsi sensible à une expérience temporelle. En suivant la course du temps, elle s'use, s'altère et se fatigue. En effet, l'usure de la matière se constate au quotidien. Elle est un fait et le temps en est son principal allié. Mais existent-ils d'autres facteurs agissant sur l'usure de la matière architecturale, responsable de son cheminement vers son état de ruine ?

L'usure de la matière est due également à ses usages abusifs par l'Homme qui la fatigue ainsi qu'aux conditions climatiques qui la façonnent.

En effet, il n'y a pas d'usage sans usure, pas de transformation sans dégradation.

Physiquement, l'usure est définissable en tant que « détérioration progressive par frottement, érosion, utilisation » (Larousse en ligne, 2021). L'architecture, puisqu'elle est un espace à habiter, convoque des usages et une utilisation prolongée. Elle est donc particulièrement sujette à ce type de réaction.

Ainsi, la matière s'entaille, se fissure, se raye, s'oxyde, se creuse, se gonfle, noircit, s'écaille... Il s'agit alors

des traces non volontaires, dues à la répétition d'une action. L'usage fait donc prévaloir le toucher au dépend de la vision. L'aspect visuel est modifié et l'esthétique de l'architecture altérée.

En somme, la destruction est initiée au moment où l'usage débute.

Ces changements physiques provoqués par les usages et le temps engendrent ainsi une matière « vivante » qui constitue l'architecture, en la modelant. La faculté de chaque matériau à s'altérer au cours du temps transforme l'apparence de l'enveloppe. La vision de la matière n'est donc plus la même, le projet également. Ce vécu de la matière est alors fondamental pour lire un espace. Ses lectures se modifient perpétuellement dans le temps.

1.2. L'usure comme expérience sensible

La matière, grâce aux effets du temps, des usages et des conditions climatiques se déclinent ainsi selon une infinité de nuances.

Alors que l'usure est inévitable et naturelle, le vieillissement de la matière évoque plutôt fréquemment le rejet. Il suscite d'avantage le malaise et la méfiance dans la société et la culture occidentale. Les architectes cherchent toujours à dissimuler le vieillissement à tout prix.

En se référant aux critères de beauté des Occidentaux, poussière, rouille et rayures ne font, en effet, certainement pas partis de l'idéal esthétique. Pourtant, si l'on s'intéresse aux atouts esthétiques valorisés en Asie, ces conceptions occidentales peuvent être remise en question. En effet, dans un contexte économique, politique et culturel actuel basé sur la mondialisation et les échanges internationaux, pourquoi les références en terme de beauté et d'esthétique ne peuvent-elle pas être partagées ou même titre par exemple que des biens et des marchandises ?

Le « wabi-sabi » est le trait le plus évident et le plus caractéristique de ce qui représente la beauté japonaise traditionnelle. Comme Léonard Koren nous le raconte dans ses ouvrages à ce sujet, cette dernière n'apparaît qu'au 15^{ème} siècle pour désigner une nouvelle sensibilité esthétique étroitement liée à la cérémonie du thé. Son origine se trouve dans l'histoire de Sen No Rikyus, le moine Zen du 16^{ème} siècle qui a conceptualisé la cérémonie du thé telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui encore au Japon. Ce terme particulier s'applique aussi bien à des personnes, qu'à des objets, qu'à un paysage ou à une ambiance générale. Il occupe sensiblement la même place dans les valeurs esthétiques orientales que dans les idéaux grecs de beauté et de perfection en Occident.

Dans son acceptation la plus large, c'est un mode de vie. Dans son sens le plus étroit, c'est un type particulier de beauté.

Toute chose qui relève du « wabi-sabi » est acceptée comme « im-permanente », « incomplète » et « imparfaite » (Koren, 2015 : 55-56). Même ce qui est voué à être durable est considéré au final comme une illusion de la permanence. Comme Koren nous le rappelle, il est possible de « mettre des œillères, recourir à la ruse pour oublier, ignorer ou faire semblant - à la fin (...) tout s'use ».

C'est une culture qui accepte définitivement l'usure et la disparition des choses. Elle considère que tout élément qui existe est en perpétuel changement et les défauts sont vénérés.

La ruine de la matière est alors acceptée, voir même souhaitée et appréciée en Orient.

Pourtant, dans la culture occidentale, la ruine en tant que nom féminin définie comme « altération profonde, désagrégation aboutissant à la disparition » (TLFi en ligne, 1994), autant qu'au sein de son sens verbal signifiant « causer la perte de quelque chose, le réduire à rien » (Larousse en ligne, 2021), a une connotation particulièrement négative.

En effet, lorsqu'un édifice est trop dégradé, sali, rouillé et que cette usure est telle que l'usage d'origine qu'elle devait permettre n'existe plus, les Hommes aiment à le qualifier de ruine.

Mais ainsi, par ce qualificatif de ruine, ils sous-entendent continuellement que l'architecture n'est plus. Qu'elle est morte, vide, vide de sens et d'usage. Ces lieux, éprouvés, apparemment ruinés et abandonnés dans les esprits, trouvent même d'autres synonymes tel que « espace vacant », « reste », « interstice » (Serfaty-Garzon, 1991). Tant de termes similaires pour raconter une même finalité qui sonne péjorative aux oreilles : l'abandon d'un lieu.

Mais ces ruines architecturales sont-elles véritablement des lieux vides ? Ces espaces sont-ils abandonnés ? S'effacent-ils dans les mémoires au même rythme que son épuisement physique au cours du temps ? Et les architectes en tiennent-ils compte ? En ont-ils véritablement conscience à l'heure de la conception du projet architectural ?

2. Biographie d'un lieu

2.1. Le lieu : entre image figée et réalité mouvementée

« [L]orsque nous nous représentons un bâtiment, c'est toujours comme une structure fixe, statique, qui est là en quatre couleurs dans les magazines sur papier glacé que les clients feuilletent dans les salles d'attente des architectes. » (Latour, Yaneva, 2008 : 80).

En effet, parler d'architecture revient, en partie, à emplir notre esprit de diverses illustrations.

Ainsi, lorsque l'architecture se représente dans les imaginaires, elle est souvent pensée en tant que plan, coupe, élévation, axonométrie, image de synthèse ou bien même photographie.

L'ensemble de ces représentations sont pour la majorité des conventions de dessins, dont la plupart ne sont pas et ne seront jamais observables dans la réalité. Ce sont des outils de conception, très efficaces pour l'architecte certes, qui inscrivent l'objet architectural dans un espace peut être, mais jamais dans un temps. Pourtant, l'architecture est fonction d'un espace-temps, qui fait changer le bâti au fil des années et qui modifie son apparence, son esthétique, son identité, de façon inévitable.

Cependant, l'architecture reste dans les esprits désespérément statique. Elle est fréquemment imaginée neuve, blanche, lisse et même parfois vide. L'édifice architectural est en réalité tout l'inverse. Il est « [...] un projet en mouvement, et même une fois construit, il vieillit, il est transformé par ses utilisateurs, modifié par tout ce qui se passe à l'intérieur et à

l'extérieur, [puis] sera rénové, dénaturé et transformé au-delà de toute reconnaissance. » (Latour, Yaneva, 2008 : 80).

Mais alors comment parler d'architecture sans la figer ? Comment transmettre le véritable caractère changeant d'un édifice ?

La frustration qui nous anime dans cette incapacité à communiquer le projet architectural de façon réaliste et donc mouvementé est assez similaire à celle qu'à du ressentir le physiologiste Etienne Jules Marey lorsqu'il a décidé par son travail de photographies de capturer l'envol d'un oiseau. En effet, animé par le désir de transmettre un mouvement, il est allé jusqu'à inventer pour ce faire un nouveau dispositif : le pistolet photographique. Nous nous devons également, par de nouveaux outils, tenter de parler d'architecture sans entrer en contradiction avec le flux mouvementé constant qui l'anime.

2.2. Le pistolet biographique : outil de mise en mouvement

Un outil digne d'un bon pistolet, à la manière d'Etienne Jules Marey, se doit de conjuguer et d'équilibrer à la fois objectivité et subjectivité. Objectivité car l'architecte est un Homme de sciences qui se doit d'être précis et rigoureux. Le plan, la coupe ou l'élévation émanent de règles de géométrie très subtiles pendant que les schémas statiques obéissent aux règles de la gravité et des forces. La subjectivité y semble donc absente. En 1930, Ruyer déclarait : « nous avons décrit la façon dont l'homme pouvait élaborer des constructions scientifiques qui éliminaient pratiquement toute trace de subjectivité »¹ (Ruyer, 1930 : 302).

Cependant, alors que la subjectivité prend, petite à petit, plus de place dans les projets architecturaux au cours du 20ème siècle, l'utilisation de l'outil informatique n'a pas aidé cette subjectivité à se

1. Depuis, cette vision de la science a largement été remise en question et une certaine dose de subjectivité est acceptée comme un facteur inévitable malgré la recherche d'un maximum d'objectivité/ de tendre vers le plus d'objectivité possible.

développer dans la conception ces dernières années, bien au contraire. Ce dernier aide à figer le projet dans un espace mais surtout sur un instant T.

Après avoir abandonné un projet, si le fichier de conception est récupéré et réouvert dans un logiciel plusieurs années après, les lignes tracées auparavant seront retrouvées intactes. Elles apparaîtront noir intense, sur un fond blanc immaculé, suivant une courbure parfaite et maîtrisée. Alors qu'il est évident que les murs (correspondant aux lignes sur le plan) d'un bâtiment, abandonnés des mois ou des années durant, seront retrouvés abîmés, fissurés, rouillés, salis.

Si la géométrie descriptive est conventionnelle et normée, la photographie est elle par définition une « [d]escription précise [...] visant à définir un état, à un moment donné » (Larousse en ligne, 2021).

Tant d'outils utilisés par l'architecte qui figent la réalité sur un instant au lieu de la donner à voir sur la durée dans laquelle elle s'inscrit. Alors quel peut être l'outil manquant à l'architecte qui lui permettrait de donner de la vitesse à ses projets par cette dose de subjectivité ?

L'architecte doit **trouvé** le bon juste milieu dans son travail et ne pas être trop fidèle à la chose **observé ou imaginé, puis représenté**. Il doit se mettre dans la peau d'un écrivain.

Ce dernier est le premier à écrire pour relater souvent des faits, tout en invitant au rêve en romançant la réalité. Il est là pour éveiller les imaginaires tout en apportant au lecteur de véritables connaissances, même de mesurables émotions.

Le meilleur exemple de l'écrit qui combine à la fois réalité et touche de subjectivité est sûrement la biographie qui est défini selon le dictionnaire en ligne du TLFi comme étant la « [s]omme des faits, des événements typiques de la vie d'un homme » retransmise de manière « écrite ou orale » mais aussi et surtout de façon « [...] détaillée, volontiers

anecdotique » (TLFi, 1994).

Ce modèle de narration appelle donc la subjectivité dans la mesure où il convoque les souvenirs. Et il en va de soi, nos souvenirs sont altérés par le temps, comme l'architecture. A la façon dont les intempéries, les guerres et les usages façonnent la matière, ce sont les traumatismes, les joies et les peines qui forgent nos souvenirs. Plus le temps passe, plus la matière s'érode, plus nos souvenirs s'effacent. Tel est le destin de l'Homme, comme de ses constructions : vivre puis disparaître petit à petit.

Les humains ont ainsi trouvé comme solution la biographie afin de laisser une trace durable de leur existence. Cet outil est saisi par les Hommes afin de laisser noir sur blanc le récit de leur propre histoire, de leur propre vie, relatant des faits réels agrémentés de descriptions précises et personnelles donnant une dimension subjective et sensible au récit.

Transposer ce récit biographique à un lieu permettrait ainsi, au même titre qu'un Homme, de laisser la parole à un espace gorgé d'histoire afin qu'il nous la conte. Entre subjectivité et réalité, le lieu serait appréhendé et lu dans un réel espace-temps, aux antipodes de l'architecture statique.

3. Autobiographie : La ruine s'exprime

Un envol est un processus résultant d'un dur labeur. Que ce soit pour un oiseau, dont son survol dans les airs nécessite au préalable le déploiement de ses ailes, afin de les agrandir pour accroître la portance, ou pour un avion dont le détachement du sol exige une alimentation considérable en carburant et tout un tas de réglages techniques, la mise en mouvement est un long et complexe processus.

Appliqué à l'architecture, cette étape de décollage correspondrait certainement à la phase de conception et de construction ponctuée de phases d'ajustements constants. En d'autres termes, la mise en mouvement d'un édifice débiterait à ses prémices d'existence : sa création.

Il est maintenant temps de rencontrer la ruine de la piscine olympique de Luminy, qui va prendre son envol en vous racontant son histoire. Non pas en déployant ses ailes, ni en s'approvisionnant en carburant mais bien en vous exposant sa biographie, où devrais-je dire, son autobiographie.

3.1. Décollage : Naissance d'un édifice

Je suis de ceux qui aiment la singularité. En effet, précurseur pour l'époque, je suis fils de deux pères, René Egger et Christian Pichoux.

Ma création était désirée, dès 1967, deux ans avant ma naissance. A cette date, mes parents débutent ma conception car au vu de mon poids, non quantifiable à ma livraison, ma création fut un processus laborieux. C'est grâce à la récupération du domaine de Luminy par la ville de Marseille, appartenant à l'époque à

Cyprien Fabre¹, que ce site majestueux de 100 hectares a pu accueillir mon berceau.

En effet, au début des années 1960, après divers projets envisagés, la municipalité décide enfin de faire de Luminy un campus universitaire à la mode anglo-saxonne, comme moi, précurseur en France pour l'époque. Ma naissance est ainsi vite souhaitée afin de combler l'ensemble des jeunes étudiants sur le site ainsi que l'ensemble des habitants du quartier, voir même de tout Marseille, étant donné mon caractère municipal.

Même si j'ai donc été très désiré, je ne suis cependant pas venu au monde sans complications ... Ma venue était tellement attendue, que la ville a déboursé huit millions de francs pour mon édification. De plus, les contraintes du site de Luminy, liées à sa dense végétation, sa violente topographie et à son caractère lointain et détaché du centre-ville, ont retardé et complexifié mon arrivée. En effet, lorsque je consulte aux archives municipales mon acte de naissance, appelé aussi dossier de projet d'exécution, je peux y lire que ma morphologie a été anticipée et décidée de manière à préserver les arbres et les arbustes existants.

Ce document est un peu comme mon album souvenirs qui me rappelle les différentes phases de ma conception : de l'avant-projet à la réception définitive, en passant par le projet d'exécution, la réception provisoire et la vérification des travaux. Je peux y lire mon nom de naissance, mon identité.

Je suis la piscine municipale olympique de la plaine sportive du campus de Luminy. Je me dis souvent qu'avec un nom pareil, agrémenté de temps de particules, je descends certainement de famille noble.

1. En 1819, Augustin Félix Fabre achète le domaine. À sa mort en 1850, les héritiers y construisent un réservoir pour l'irrigation des cultures, plantent des arbres d'ornement et agrandissent la bastide. Au début du XXe siècle, Paul Cyprien Fabre, son descendant, devient le propriétaire du domaine. En 1923, il rénove le parc, plante de nombreux arbres. C'est à la Libération en 1944 que l'État exproprie la famille Fabre. Certains de ces membres sont accusés de collaboration et seront fusillés.

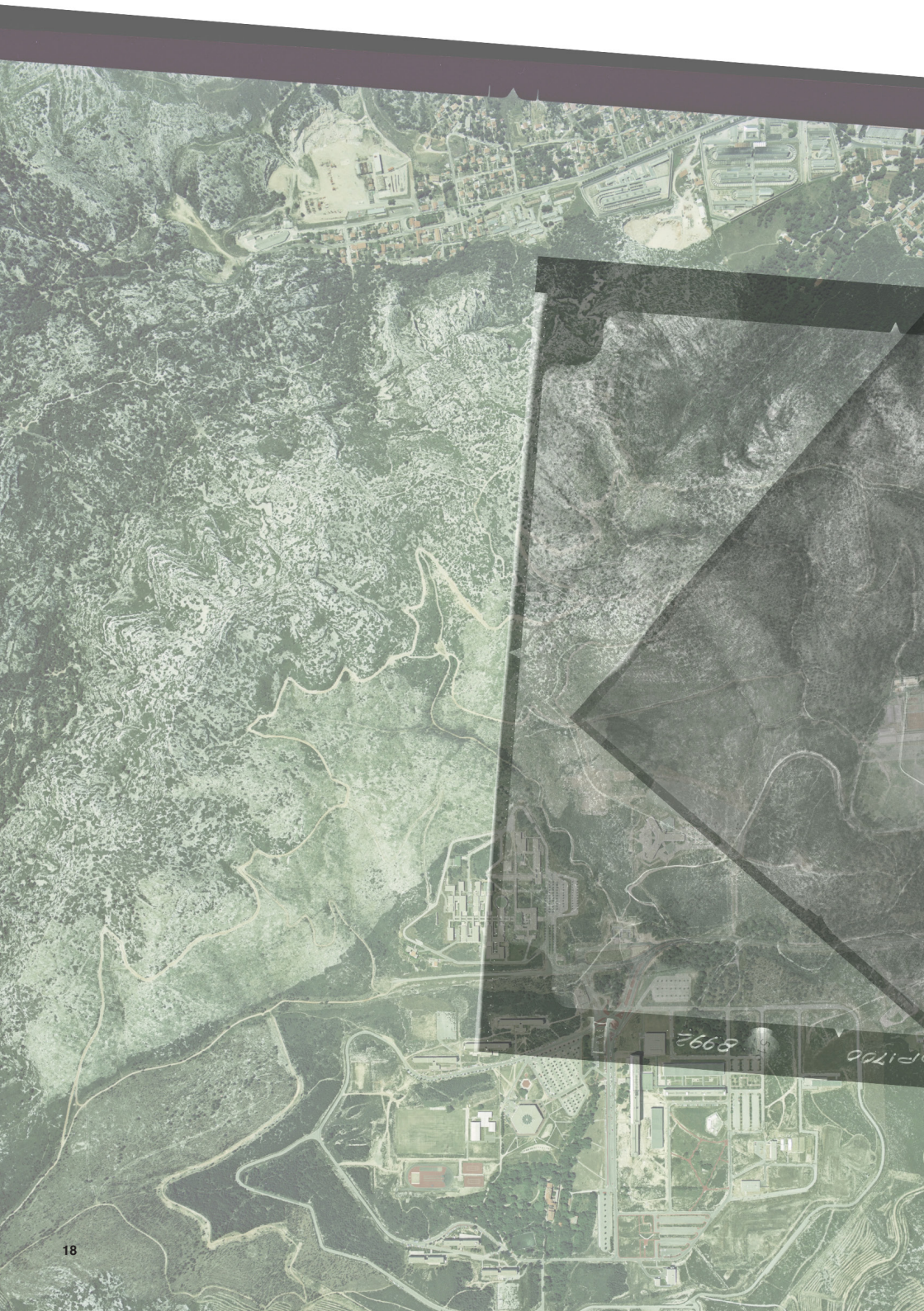




Fig. 1 : Photomontage de photos aériennes d'archive (1947, 1960, 1975), Campus de Luminy. Source : Géoportail

3.2. Vol : Piscine municipale

J'ai été inaugurée en 1969. Cette date a marqué l'apogée de mon existence en tant que piscine municipale. Tous se sont bousculés à mon ouverture. Ce succès n'a pas été anodin. En effet, à cette époque, je suis dans la fleur de l'âge. J'en impose avec mon physique attrayant. J'offre aux usagers tout ce dont ils ont besoin, tout ce dont ils rêvent.

Après s'être garés sur le parking, les nageurs entre dans ma demeure par un pavillon d'entrée qui leur donne accès à l'accueil. Gislaine est toujours au garde à vous et encaisse les entrées et le vestiaire pour la maudite somme de trois francs.

Après être passés par l'une des 67 cabines de change et dans l'un des six vestiaires collectifs de 25 mètres carrés chacun, les usagers de la piscine ont un large choix d'expérimentation qui s'offre à eux.

Par le promenoir en galerie surplombant les plages artificielles, ils ont déjà le choix entre intérieur et extérieur. Par des couloirs de circulation de 1,8 mètres de large, ils peuvent choisir de faire par exemple des longueurs au sein du bassin couvert. Sa température est maintenu à 23°C et il mesure 25 mètres de long sur 15 mètres de large avec même la possibilité d'accès aux plongeoirs qui y sont annexés, de 3 mètres de haut ou bien 5, pour les plus courageux.

Sinon, ceux qui préfèrent, peuvent s'aventurer en extérieur en déambulant sur les sols en grès lavable anti-dérapant. L'arrivée près du bassin se fait par appréhension du sol. Le seuil, palpable par les pieds entre le grès et les plaquettes émaillées, à surface gaufrées, non dérapantes et non abrasives, marque le pourtour de la piscine olympique.

Le bassin de plein air à 22°C mesurant 50 mètres de longueur propose lui une plus vaste surface de nage pour les plus endurants. Six lignes de nage orientées nord-sud, au sud du site, partagent l'espace du bassin avec la fosse à plongeon. Nécessairement profonde

(de 1,20 mètre à 3,8 mètres de profondeur), elle est aussi large de 16,5 mètres de côté et permet de réceptionner les plus casse-cous qui osent sauter dans le vide depuis les tremplins à 3, 5, 8 ou enfin 10 mètres de haut.

« Les grands plongeurs de huit à dix mètres de haut ... Souvenir de grands frissons et fierté d'avoir plongée tête la première »¹ (Simone Cabrera).

Avec les plateformes à 2 et 6 mètres de hauteur, ce plongeur est une véritable sculpture et apporte un caractère « spectaculaire » (archives municipales de Marseille, projet d'exécution, Egger, 1968) à cet espace de nage.

Enfin, un dernier bassin peut accueillir les enfants. La pataugeoire extérieure, en contre bas du grand bassin olympique, conserve une température de 24°C et est inévitablement très peu profonde.

« Le nombre de fois où j'ai joué à l'apnéiste dans cette piscine... avec le centre aéré juste derrière... toute mon enfance ! »¹ (Emma Chiara).

Pour ce qui est de la brasse, du papillon, du plongeur, du waterpolo ou du crawl, le choix est large. En tout, 1025 mètres carrés de surface immergée sont à disposition des usagers. Ce qui signifie que 1685 personnes maximum disposent du droit de nager en simultané.

Si certains ne sont pas d'humeur à nager, ils ont également la possibilité de se restaurer, à la célèbre cafétéria située à l'étage du bâti principal. Ou bien, au comptoir à glace et sandwiches exhibé à l'extérieur, où se côtoient chaises et bancs en béton brut.

« Que c'était bien de pouvoir enchaîner les longueurs dans le bassin extérieur et d'aller manger un sandwich

1. Témoignage de souvenirs à la piscine de Luminy entre son ouverture et sa fermeture administrative, inscrit publiquement sur la page facebook [Oui A La Réouverture De La Piscine De Luminy].

au soleil avant de retourner au boulot »¹ (Sard De Laplage).

Pour d'autres, il y a également la possibilité de s'entraîner dans la salle de sport de 24 par 44 mètres, pouvant accueillir jusqu'à 500 personnes.

Enfin, pour ceux qui souhaitent simplement regarder, dormir ou bronzer, il y a comme ultime possibilité d'investir les gradins extérieurs, surplombant le bassin olympique. Regardant vers l'Est, ils offrent une vision parfaite sur les couloirs de nage et peuvent recevoir jusqu'à 470 personnes, à l'abri et à l'ombrage partiel des pins.

Seulement, attention, je n'offre ce large choix qu'en été. Du 1er juillet au 31 août je mets en effet à disposition ce panel de possibilités, mais arrivé septembre, seul le bassin intérieur est praticable. Je suis ouverte au public tous les jours de 10h30 à 19h et propose cependant des cours de natation hebdomadaires quelle que soit la saison. Si vous avez la chance d'être un nageur ou un joueur de water-polo de haut niveau, vous pouvez venir participer à l'une des compétitions organisées les week-ends, au sein du bassin principal olympique. Mais je propose aussi bien d'autres choses. Pour les centres aérés par exemple, ou même pour les passages d'examens comme le BAFA ou simplement pour des formations à des exercices de surveillance et de sécurité.

« Il me reste des souvenirs d'avoir accompagné un groupe BAFA passer un diplôme de surveillant de baignade »¹ (Adya Basa).

« Hé oui, quelques souvenirs de challenge de natation entre marins pompiers; sessions d'examen BNSSA; compétitions interclubs de natation; exercices sécurité; surveillance »¹ (Bruno le Gall).

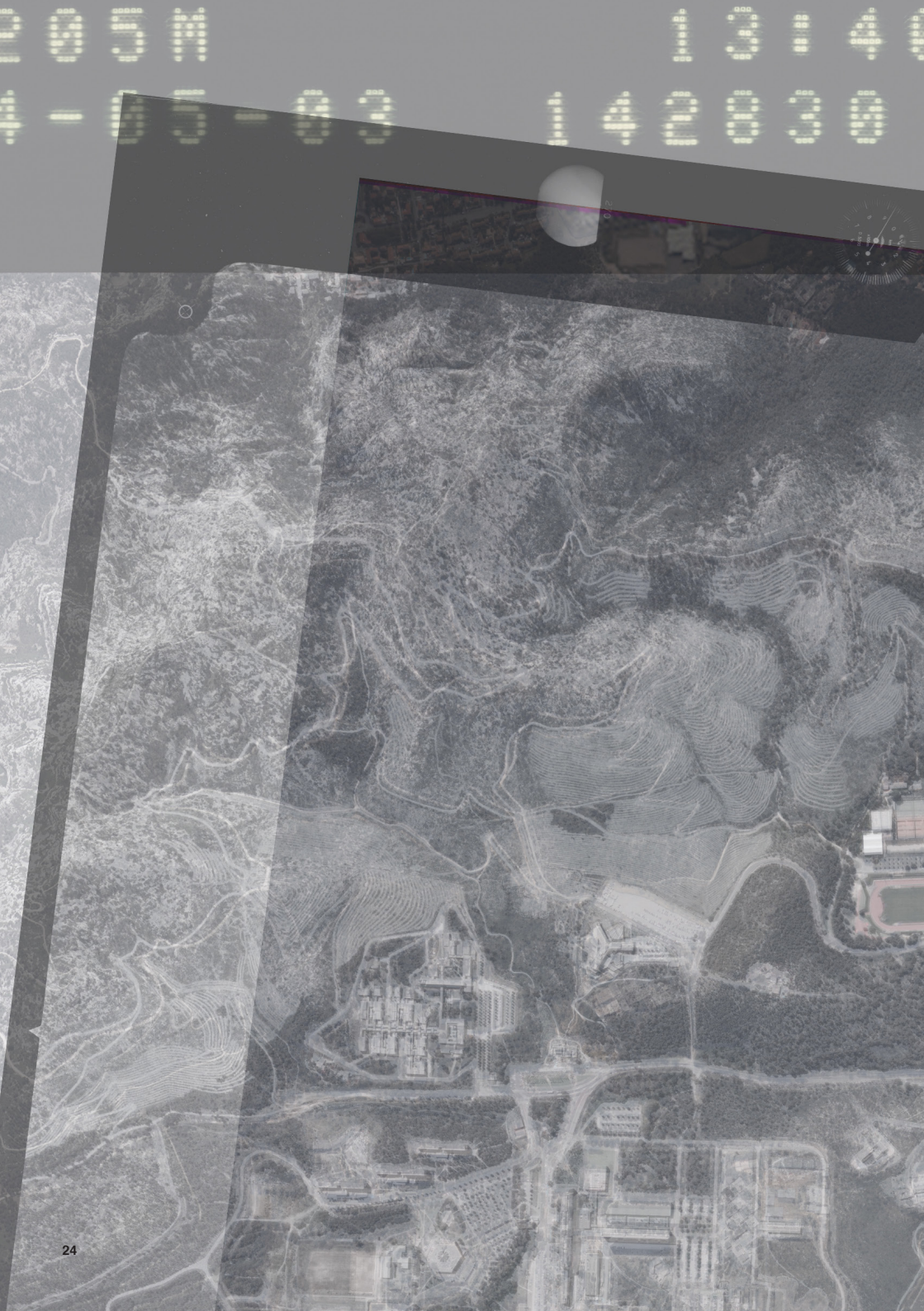
Alors que le gardien s'occupe de la surveillance nocturne (extinction des feux à 22h), ce sont les six maîtres nageurs qui se partagent la garde diurne aux abords des bassins.

Maurice, responsable de l'entretien, est aimé de tous. Il est là tous les jours et veille, en plus des machines à filtration, à l'entretien de l'eau et des locaux. Sans lui, je serais incapable de faire ma toilette seul, quotidiennement.

En tout, environ huit employés municipaux me bichonnent chaque année, chaque heure de mon triomphe en tant que piscine municipale entre 1969 et 2009.

« L'endroit était magnifique... La montagne, les pins, les cigales qui chantaient toute la journée et le soleil qui vous tapait dessus. La cafète pour aller manger des glaces et boire une boissons fraîche. Sur la terrasse, à l'époque, on y passait la journée à manger des yetis et en bas il y avait les deux bassins pour les pitchous! Et vers seize heure, le bassin de 10 m ouvrait et on plongeait des 10 mètres. La peur de ma vie ! Mais c'était ça la piscine de Luminy ! Plein de monde ! C'était vivant ! En vacance on y allait en prenant le bus 2. Le temps s'arrêtait, on revenait tout bronzé à la maison et on prenait la douche dans les vestiaires avant de reprendre le bus. C'était mes vacances avec les copains, mon fils a appris à nager là-bas... »¹ (Sonia Chikhoune).

1. Témoignage de souvenirs à la piscine de Luminy entre son ouverture et sa fermeture administrative, inscrit publiquement sur la page facebook [Oui A La Réouverture De La Piscine De Luminy].



PLATEN
148025



Fig. 2 : Photomontage de photos aériennes d'archive (1978, 2003, 2008), Campus de Luminy.
Source : Géoportail



3.3. *Atterrissage : D'une piscine à une ruine*

A force d'usages, de pratiques, de sollicitations, je me suis transformée. Le temps m'a patinée, les Hommes m'ont épuisée.

Comme si cela ne suffisait pas, la nature s'est petit à petit imposée à moi, alors que je suis née dans le respect de cette dernière. Elle a continué de grandir, de s'étendre, sûrement sans prêter attention à ma présence mitoyenne. Alors que mes pères m'ont conçu en pleine conscience de la nature présente et environnante, les majestueux pins qui faisaient ma richesse, m'ont conduite à ma perte. Leurs féroces racines ont continué de grandir et m'ont atteinte en plein coeur. Comme une vieille dame qui prend de l'âge et dont les artères se bouchent, mes tuyaux ont été dévastés. A la façon dont j'ai violemment attaqué leur sol par ma naissance, ils ont sévèrement endommagé mes organes vitaux en retour. A force de trous dans ma tuyauterie, toute mon eau, indispensable à ma survie et à mon activité, s'est déversée et échappée dans la nature. Cette dernière en a profité et les racines ont puisé cette eau, devenant encore plus fortes, dévastant mon enveloppe encore plus violemment.

Une piscine sans eau. Quelle ironie. L'ironie du sort. Inapte à continuer de fonctionner, ma fermeture n'a pas tardé. En 2009, je suis définitivement close et interdite de visite au public pour des raisons de sécurité et de remise aux normes. En effet, en plus des ravages causés en sous-sol, je suis emplie d'amiante hors-sol. Je suis alors fermée, sans plus attendre, pour désamiantage.

A l'heure où je vous raconte mon histoire, nous sommes maintenant en 2021 et je suis toujours cadennassée. Personne ne sait où sont passés les un million d'euros qui ont été versés par la ville afin de réaliser les travaux qu'elle m'avait promis.

Nombreux sont ceux, étudiants et habitants du

quartier, qui militent afin d'obtenir gain de cause : ma réouverture. Ils sont plein d'espoir.

De l'espoir, il y en a quand ce que l'on voit semble pouvoir être solutionné. Mais dans mon cas, les anciens usagers ignorent mes véritables blessures internes, en sous-sol. Invisibles à leurs yeux, ils gardent espoir. Pourtant ce sont les plus profondes, les plus violentes, incurables. Leur incompréhension face à ma fermeture prolongée est alors immense. Mais leur rage me donne du baume au coeur. Je me plais à les observer, en silence, se battre pour moi. Ma fonction de piscine municipale disparue, je fais aujourd'hui le malheur des uns, pendant que je procure cependant du bonheur aux autres.

« C'est vrai que c'est super cool comme endroit pour peindre et faire des photos apocalyptique. Et j'aime faire les deux »¹ (Soumarine Nyanpine).

En effet, je suis loin d'être abandonnée, comme beaucoup de médias aiment pourtant me qualifier. Aujourd'hui, j'ai troqué mes services diurnes contre des activités nocturnes, jugées la plupart du temps illégales, considérant mon caractère encore inaccessible.

Alors que les politiques et municipalités voient mes stigmates comme un danger, d'autres y voient plutôt des opportunités.

« C'est devenu un spot idéal pour l'urbex, le graffiti et d'autres formes de street art. On y pratique nos performances. Cela fait 10 ans que le site est à la disposition des graffeurs et nous ne voulons pas qu'il devienne presque touristique, nous cherchons à conserver le côté underground de la chose »¹ (Mathieu).

Chacune de mes fissures et de mes entailles sont devenues des toiles de fond aux meilleurs

1. Témoignage sur la piscine de Luminy inscrit publiquement sur la page facebook depuis sa fermeture administrative [Oui A La Réouverture De La Piscine De Luminy].

photographes en quête du plus beau shooting.

« L'urbex , c'est retranscrire la mémoire de ces lieux à travers la photographie et en quelques sorte lui donner une seconde vie et garder une trace du passé ! »¹
(Florian Ducruet).

Chaque recoin de mon enveloppe saillie et rouillée est maintenant colorée des plus beaux graphismes, oeuvres de jeunes artistes en herbe.

Chaque bassin vidé de son eau est à présent investi le jour par les meilleurs amateurs de glisse passionnés de skate board. La nuit, les fosses, autrefois aquatiques, sont devenues des fosses à concert. La volumétrie du bassin est propice à la résonance et à une bonne acoustique. Je suis devenue la nouvelle salle de spectacle pour les jeunes du quartier, faisant concurrence au Silo et au stade Vélodrome.

Chaque surface bétonnée est devenue piste de danse pour les soirées étudiantes les plus endiablées du campus universitaire.

Alors oui, je suis peut être une ruine, fragmentée, écroulée, divisée, mais pas abandonnée. Je ne suis peut être plus en capacité d'accueillir mes très chers nageurs, mais je mets à disposition d'autres usages, qui ne seraient possibles autrement que dans mon état actuel, celui de ruine.

Je n'ai aucun regret. Seul mon nom a changé. Je suis passé de piscine à ruine aux yeux des architectes, de piscine à tableau pour les artistes et de piscine à scène pour les musiciens et fêtards. Mais combien de mère se font appelées maman puis mamie ? Ce changement d'appellation signifie simplement que le temps est passé, que l'apparence externe et les facultés internes se sont altérées et épuisées. Mais il n'est pas synonyme de fin de vie.

Au contraire, depuis que je suis ruine, j'en commence une deuxième.

1. Témoignage sur la piscine de Luminy inscrit publiquement sur la page facebook depuis sa fermeture administrative [Oui A La Réouverture De La Piscine De Luminy].



Fig. 3 : Photomontage de photographies aériennes d'archive (1985, 2007, 2011, 2015, 2021 : de gauche à droite), Campus de Luminy.
Source : Géoportail, Google Earth, Plan.



Fig. 4 : Photographies personnelles, janv. 2022

4. La morale de l'histoire

Une biographie, qu'elle soit celle d'une personne célèbre ou d'un lieu, reste une histoire racontée. Et comme toute bonne histoire, elle s'accompagne très fréquemment d'un message. Implicite ou explicite, plus ou moins engagé. Les faits évoqués peuvent toucher, interpeller, faire sourire ou faire pleurer. L'histoire stimule et a une certaine fonction éducatrice. Tout architecte, à la façon d'un enfant qui se cultive par la littérature, se doit de s'enrichir par le lieu. Apprendre du lieu afin d'ajuster sa manière de travailler et revoir sa façon de concevoir.

Alors dans quelle mesure la biographie du lieu peut-elle avoir un véritable impact sur les connaissances de l'architecte ? Et plus loin encore, sur la conception du projet architectural ?

Cette autobiographie a un double objectif.

Premièrement, elle permet de montrer à quel point l'architecture est changeante et se transforme au cours du temps. Elle met ainsi en avant le paramètre temporel qui est souvent délaissé et oublié des architectes. Ce pistolet biographique est une magnifique arme de mise en mouvement qui permet un nouvel outil non statique, figé, pour l'architecte dont il peut et doit se saisir.

Utiliser de nouveaux outils comme celui-ci, en tant qu'aide à la conception, permettrait à l'architecte d'aujourd'hui de travailler avec la matière vieillissante au lieu de l'ignorer. Les bâtisseurs ont tout intérêt à anticiper cette usure, voir de jouer avec, plutôt que de chercher à l'éviter.

En effet, si l'on tente de cacher l'usure par une couche, et que cette couche ajoutée finit à son tour par s'user,

c'est un véritable cercle vicieux. Il faut ainsi parvenir à percevoir ce cycle du temps et de la matière comme vertueux.

De plus, dans un monde actuel qui s'efforce d'être soutenable face aux désastres écologiques qui touchent la planète, la ruine architecturale tend à être de plus en plus valorisée.

La biographie du lieu comme nouvel outil permettrait ainsi à l'architecte de dialoguer avec ce dernier, de le comprendre. En retraçant son histoire, le concepteur pourrait se familiariser avec le lieu afin de lui donner une seconde vie dans le respect de sa mémoire. Comme le fait en quelque sorte Antoine Grumbach lorsqu'il construit une fiction d'une histoire passée qu'il intègre dans son projet architectural. Le quartier commercial de Aubervilliers a été conçu par cet architecte comme une succession de périodes, imaginées comme histoire probable du lieu. Même si Grumbach ne disposait pas des informations nécessaires afin d'établir un récit réel du lieu, il a tenté d'imaginer une biographie fictive mais possible pour en faire un outil de conception.

Une biographie du lieu permet ainsi d'appréhender l'édifice par sa matière, ses qualités, ses faiblesses. Ces dernières ont parfois été la cause de la ruine du bâtiment, ce qui peut aider l'architecte à saisir les enjeux d'une restauration, réhabilitation ou rénovation. « Défendre une architecture du bien commun signifie interroger l'objet architectural en privilégiant les conditions sociales de son édification, l'usage, l'attachement aux lieux ou encore les pratiques spatiales qui lui sont spécifiques » (Naji, 2019 : sp).

Tous ces caractères du lieu, qualitatifs et quantitatifs, déchiffrés et décelés par la biographie se doivent d'être des outils d'aide à la conception pour l'architecte. Dans un second temps, la phase finale du récit propose un changement de regard sur les ruines.

En racontant ce que la fermeture administrative du lieu a engendré, la ruine remet en question le terme

« abandonné » qui lui a été attribué. En effet, cette autobiographie rappelle que « ruine », « interstice », « friche », ne sont pas des lieux vides de sens et d'usage. Ce sont des lieux qui tout au contraire convoquent la vie, le plaisir. Clémentine Laborderie exprime particulièrement bien en quoi les délaissés urbains sont des espaces de plaisir puisqu'ils n'ont plus de fonction officielle attribuée.

« Les délaissés sont peut-être des espaces sans fonctions aux yeux de la ville conventionnelle car il est vrai que contrairement à tout ce qui constitue la ville, ici, il n'y a pas d'objet qui réponde à une fonction précise. [...] C'est précisément cette indétermination qui permet la diversité des usages » (Laborderie, 2015 : 13). Ainsi, cette ruine nous raconte par son autobiographie que « l'agonie de certains monuments est plus significative encore que leur heure de gloire. Ils fulgurent avant de s'éteindre » (Jean Genet, cité par Salima Naji sur son site web).

Ce constat est ainsi complémentaire à la première moral. Les architectes se doivent ainsi de prendre en compte le caractère changeant de l'aspect physique et formel de l'architecture tout en ayant conscience de la modularité des pratiques, dès le stade de la conception.

En pleine conscience des transformations esthétiques et d'usages, l'architecte bâtisseur peut alors tenter d'anticiper afin de sublimer l'architecture dans le temps et dans les mémoires.

CONCLUSION

Quel que soit le lieu ou l'édifice dans lequel l'usure apparaît, l'altération est physique mais cette usure est aussi consécutive à l'usage et à la pratique des espaces qui fragilisent la matière.

Le temps n'est pas le seul facteur indépendant dans le processus du vieillissement de la matière, les actions de l'Homme jouent également un rôle majeur dans cette usure matérielle.

Le temps étant inébranlable et l'usure inévitable, l'architecture est vouée à la ruine.

Le temps c'est l'usure et la conscience de l'usure.

Donner place au temps qui passe dans un projet montre l'ambition de l'architecte à être capable d'appréhender le futur sans méfiance.

Accepter l'usure de la matière c'est accepter d'abord la matière et ensuite être conscient de son usure. L'exercice du plan dans le projet implique déjà cette matière dont il faut donc prendre conscience dès le départ. Plus loin, les architectes doivent se saisir de nouveaux outils d'aide à la conception du projet tel que la biographie du lieu.

L'autobiographie de la piscine olympique de Luminy n'est en fait qu'un prétexte pour montrer à quel point un tel outil peut mettre en mouvement un édifice et le faire sortir de son aspect statique dû à sa condition de ruine.

Au final, la ruine nous enseigne, par l'étude de son histoire, que tout est héritier de quelqu'un ou de quelque chose. Elle nous rappelle en quelque sorte qu'il est primordial de reconsidérer le futur avec mémoire puisque inconditionnellement, le futur sera descendant des mémoires d'aujourd'hui et d'hier. Que

chaque chose est conséquence de quelque chose.
Les architectes étant responsables des conséquences
sur l'urbain, ils se doivent de comprendre le lieu avant
d'y insuffler leur projet.

BIBLIOGRAPHIE

BAUMANN, Pierre et Amélie DE BEAUFFORT, *L'Usure : la chaleur de l'usure : faits et gestes / Excès d'usages et bénéfices de l'art : dits et écrits*, Presses Universitaires de Bordeaux, Pessac, 2016, 2 vol.

BRINCKERHOFF JACKSON John, *De la nécessité des ruines et autres sujets*, Linteau, Fermanville, 2005.

COLLINS, Peter, *L'architecture moderne, principes et mutations, Parenthèses*, Marseille, 2009.

FAREL, Alain, "Le métier à tisser de l'architecte contemporain", *Communications*, vol. 82, no. 1, 2008, p. 113-117.

KIEFER, Anselm, *L'art survivra à ses ruines*, Collège de France, Paris, 2011.

KOREN, Leonard, *Wabi-sabi à l'usage des artistes, designers, poètes & philosophes*, Sully, Vannes, 2015.

KOREN, Leonard, *Wabi-sabi pour aller plus loin*, Sully, Vannes, 2018.

KOROSEC-SERFATY, Perla, "La ville et ses restes", In : Germain A. (sous la dir. de) *L'aménagement urbain - promesses et défis*, Éditions de l'Institut Québécois de recherche sur la culture, Québec, 1991, p. 232-267.

LABORDERIE, Clémentine, *Des délaissés urbains aux espaces de désir : comment réinventer la ville ?*, 2015, ENSA Toulouse, Mémoire de master, p.13.

LATOURET Bruno, YANEVA Albena, "Donnez-moi un fusil et je ferai

bouger tous les bâtiments : le point de vue d'une fourmi sur l'architecture", In: Reto Geiser (sous la dir. de) *Explorations in Architecture: Teaching, Design, Research*, Birkhäuser, Bâle, 2008, p. 80-89.

LOUETTE, Jean-François, "Sartre et la mort : « Le mur » et après", *Etudes françaises*, Montréal, vol 49, n°2, 2013, p. 17-34.

NAJI, Salima, *Architectures du bien commun. Pour une éthique de la préservation*, Metis Presses, Genève, 2019.

PÉTONNET Colette, *Variations sur la ville*, Biblis, Paris, 2018.

PINSON Daniel, *Usage et architecture*, L'Harmattan, Paris, 1993.

POIRIER, Anne et Patrick POIRIER, *Anne et Patrick Poirier*, Flammarion, Paris, 2017.

RIEGL, Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Editions du Seuil, Paris, 1984.

, *Usus/usure: état des lieux - How things stand*, Editions de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Bruxelles, 2010.

SABBAH, Catherine, "Ruines ordinaires", *L'architecture d'aujourd'hui*, n°418, 2017.

SEMPER Gottfried, *Du style et de l'architecture*, Parenthèses, Marseille, 2007.

SITOGRAFIE

[Oui A La Réouverture De La Piscine De Luminy].

URL : <https://www.facebook.com/Oui-À-La-Réouverture-De-La-Piscine-De-Luminy-1716100348672986> (consulté de septembre 2021 à janvier 2022).

[Salima Naji].

URL : <https://www.salimanaji.org> (consulté de décembre 2021 à janvier 2022).

[Du bon usage de l'usure (réflexions sur la durabilité des oeuvres) par Michel guérin].

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=n2pleph5bZQ> (consulté en septembre 2021)

ARCHIVES

Archives municipales de Marseille

Cotation des documents consultés : 411 W 46

REMERCIEMENTS

Je tiens en premier lieu à remercier toute l'équipe pédagogique encadrant le séminaire (In)hospitalité des lieux ? de l'école nationale supérieure d'architecture de Marseille. J'adresse mes sincères remerciements à Nadja Monnet ainsi qu'à Matthieu Dupereux pour leur accompagnement hebdomadaire précieux au cours de la réalisation de ce travail de recherche et d'écriture.

J'exprime également ma gratitude à Julia Rostagni pour ses conseils et ses connaissances avisées en photographie qui m'a aidé durant le semestre à la réalisation et au montage de l'iconographie.

Enfin, un grand merci à l'administrateur de la page Facebook « Oui à la réouverture de la piscine de Luminy », dont je ne dévoilerai pas l'identité par respect pour son intimité, sans quoi mes recherches auraient été beaucoup plus fastidieuses, moins fructueuses, voir impossibles.